

HENRI MESCHONNIC

Paris: Verdier, 1999.

“L’Europe est née de la traduction et dans la traduction” (32). Cette idée centrale du dernier livre de Meschonnic, *Poétique du traduire*, met dès le début son livre sous une double appartenance idéologique: idéologie de l’identité culturelle européenne et idéologie de l’acte de traduire. D’un bout à l’autre de son livre il ne cessera de nous ramener à ce point de départ pour nous rappeler que derrière la pratique de l’acte de traduire se cache toujours non seulement une idéologie propre au traducteur, mais aussi un *sujet historique* dont l’identité culturelle sera forcément présente dans la traduction. L’idéologie ou *la théorie* du traducteur Meschonnic s’impose, elle aussi, du coup: il est clair que pour Meschonnic le traducteur ne doit pas s’effacer devant l’oeuvre qu’il traduit, comme certains traductologues l’affirment.

Voilà ce que Meschonnic dit juste après la citation précédente: “Et elle [l’Europe] ne s’est constituée que de l’effacement de cette origine toute de traduction” (32). Le contexte immédiat de cette affirmation porte sur l’effacement des textes fondateurs de la culture européenne, le grec pour la philosophie, et l’hébraïque pour la

Bible—avec l’accent sur l’hébraïque, accent qui porte implicitement sur l’occultation de l’origine hébraïque de la culture occidentale. L’effacement de l’origine “toute de traduction” de l’Europe n’est donc pas négligeable, vu le fait qu’elle s’inscrit dans une histoire “théologico-politique” ressentie jusque récemment, et, on le devine déjà, parce qu’elle préfigure une politique de la traduction où l’altérité du texte d’origine est *altérée* au profit de la langue d’arrivée.

Pour se convaincre de l’origine pluriculturelle de l’Europe, il n’y a qu’à considérer ce seul exemple: avant qu’on traduise Aristote en latin au Moyen Age, il est d’abord traduit en syrien et en arabe. Le parcours d’Aristote est donc: du grec en syrien, du syrien en arabe, ensuite en latin, et finalement dans les langues nationales européennes. L’Europe “invente” le rapport à l’autre, dit Meschonnic: toutes les autres grandes cultures (de l’Inde, de la Chine, du Japon, de l’Islam) sont des cultures “en continuité de langue avec leurs textes fondateurs” (35). Seule l’Europe connaît ses textes fondateurs en traductions.

Voilà pourquoi l'histoire de la traduction s'impose —ou devrait s'imposer— comme partie intégrante de toute théorie de la traduction. Cette histoire est résumée de la sorte par Meschonnic: une vision de la traduction mot pour mot au Moyen Age, qui est la conséquence directe du fait que ce qu'on traduit sont généralement des textes sacrés, donc des textes où parle la voix de Dieu —voix qu'on ne se permet pas de "changer,"— d'où cette vision de la fidélité comme équivalent exacte de chaque unité linguistique, c'est-à-dire de chaque mot; une vision opposée à celle du Moyen Age au XVII^e et au XVIII^e siècles: la "belle infidèle" ou la traduction libre qui "embellit" les textes anciens considérés parfois trop répétitifs; un retour à la fidélité ou à la traduction littérale pendant le romantisme; et, finalement, au XX^e siècle, une pratique de la traduction qui essaie d'envisager *le texte* entier comme unité de traduction, et non pas le mot ou la phrase.

Dans cette histoire européenne de la traduction les moments-repères sont ceux de la traduction de la Bible dans les langues nationales modernes: la *King James Version* (1611) accomplie à partir de la traduction de William Tyndale (1525), les traductions de Luther en allemand (*Le Nouveau Testament* en 1522, *L'Ancien Testament* en 1534), et en France, *Le Nouveau Testament* (1667) et la Bible complète (1695)

du Maistre de Sacy.

La convocation de ces monuments culturels est une bonne occasion pour se demander en quoi réside une *bonne traduction*, et la réponse de Meschonnic est sans aucune ambiguïté: une bonne traduction est une traduction qui dure. L'exemple qu'il nous donne à plusieurs reprises est la traduction des *Milles et une nuits* d'Antoine Galland au début du XVIII^e siècle, traduction qui a précédé pour des raisons politiques, l'original lui-même. C'est à partir du texte de Galland que ce recueil de contes arabes a été fait connu partout en Europe, car presque toutes les autres traductions ont été faites de la traduction de Galland. Une bonne traduction est donc un texte qui, tout en vieillissant, continue à être lu, c'est un texte qui, loin d'être une *copie* plus ou moins fidèle d'un *original* supérieur, rassemble en lui-même les caractéristiques littéraires d'une oeuvre en soi et pour soi. Le *sujet* qui se trouve derrière la traduction est donc aussi important que le sujet qui écrit l'original: sujet historique, social, culturel, aussi présent dans le texte traduit que l'écrivain l'est dans le texte original. Car, dit Meschonnic, "la traduction réussie est une écriture" (85).

Ce que Meschonnic refuse c'est la "science" de la traductologie, c'est-à-dire une "science" de la langue et du signe linguistique, refus présent dès le titre du livre, *Poétique du traduire*.

Poétique donc et non pas *traductologie* parce que la poétique inclut la littérature, qui est exclue des théories linguistiques contemporaines (et la traductologie opère avec les mêmes notions que la linguistique). En incluant la traduction dans la théorie de la littérature, la poétique permet de situer la traduction dans une théorie d'ensemble du sujet et du social. La poétique devient ainsi "une poétique du sujet, une poétique de la société," aussi bien qu'une critique de la "théorie du signe, et de son paradigme dualiste" (62; 63). En refusant les concepts linguistiques, Meschonnic refuse de penser le discours avec les concepts de la langue, et propose un nouveau programme théorique: "le programme du rythme comme organisation de l'historicité du texte" (64).

Le geste polémique de Meschonnic n'est donc pas gratuit, mais dirigé très précisément contre des présupposés linguistiques et culturels qui nous confinent à une "traductologie régionale." On ne peut pas accepter l'existence de deux poétiques, une poétique pour la littérature et la poésie, et une autre pour la théorie de la communication. La théorie de la communication doit sortir de son régionalisme, et cela n'est possible qu'en rejetant la pensée du discontinu, c'est-à-dire la pensée basée sur la binarité du signe, et qui a pour équivalent une vision de la traduction dirigée soit vers la

langue de départ, soit vers la langue d'arrivée. Contre cette pensée, Meschonnic propose une pensée du continu qui, dit-il, apparaît chez Humboldt, pensée qui unit les savoirs du temps. Voilà pourquoi, Meschonnic préfère parler du traduire, et non de traduction ni de traductologie: *le traduire* comme verbe substantivé qui unit la pratique à la théorie.

La linguistique (ou la traducto-logie) part de la prémisse que ce qu'on traduit sont des mots ou des unités de sens, c'est-à-dire de la langue; or, dans la littérature, "il y a d'abord le primat empirique du discours sur la langue. Ce primat passe par celui de la rythmique, de la prosodie," de sorte que l'essentiel n'est plus le référent (ce dont on parle), comme dans le discours scientifique (83). La littérature opère une transformation dans le schéma du signe, car elle intègre le sujet dans le discours, "elle fait du langage un signifiant généralisé" (84). Elle est donc essentiellement *forme, image*, c'est-à-dire *écriture* au sens fort du mot. "La première et dernière trahison que la traduction peut commettre envers la littérature est de lui enlever ce qui fait qu'elle est littérature—son écriture—par l'acte même qui la transmet" (87). Si on traduit un poème, le texte final doit être un poème aussi, et non pas un message qui nous donne le sens du texte original.

Les exemples pris par Meschonnic le plus souvent sont des exemples de la Bible, texte

exemplaire sous plusieurs aspects: comme texte fondateur de la culture européenne et comme texte qui présente une organisation du discours par le rythme, comme texte qui ne peut être rangé ni du côté de la prose ni du côté de la poésie, et qui, par son oralité, "neutralise l'opposition entre l'écrit et le parlé" (100). Par sa résistance à la division entre vers et prose, entre oralité et écrit, la Bible montre, selon Meschonnic, que "l'oralité, c'est la littérature," ou plutôt, que la littérature c'est "la réalisation maximale de l'oralité" (118; 117). A partir de l'étymologie trouvée par Émile Benveniste du mot "rythme" (*ordre* ou mise en ordre), Meschonnic prend le rythme comme "l'organisation et la démarche même du sens dans le discours" (99). Les traductions faites de la Bible lui semblent hautement significatives dans ce contexte, parce qu'elles témoignent de la manière dont les traducteurs se rapportent à *l'autre*: en l'occurrence, "l'allure sémitique orale" de la Bible a été ramenée, dans la quasi-totalité des traductions, à "l'allure indo-européenne écrite" (88).

En résumé, nous pouvons dire que la polémique de Meschonnic avec les traductologues implique deux arguments majeurs: 1. La méconnaissance desdits traducto-

logues de la spécificité de la littérature; 2. L'emploi du concept de "langue," tel que celui-ci est défini par la linguistique. Selon Meschonnic, la langue est "le système du langage qui identifie le mélange inextricable entre une culture, une littérature, un peuple, une nation, des individus, et ce qu'ils font" (12). Il n'y a donc de "langue" que lorsqu'elle est parlée par *quelqu'un* (voir Humboldt qui définit le discours comme "l'activité [...] d'un homme en train de parler") (12). Si parler de la langue implique du coup, parler du discours de quelqu'un (idée présente chez Benveniste aussi), on peut comprendre pourquoi Meschonnic refuse de séparer le discours du sujet de l'énonciation, et la langue de la littérature. Derrière ce geste se cache non seulement une autre "théorie," mais la seule manière de vraiment comprendre et la langue et la littérature (la "pensée poétique"), dans, et par le truchement d'une seule poétique. "La pensée poétique est la manière particulière dont un sujet transforme, en s'y inventant, les modes de signifier, de sentir, de penser, de comprendre, de lire, de voir-de vivre dans le langage" (30).

Daniela Hurezanu
Arizona State University